

Les corps à perte de vue

Marc Mercier

Numéro 189, décembre 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2018). Les corps à perte de vue. *24 images*, (189), 122–127.

Les corps à perte de vue

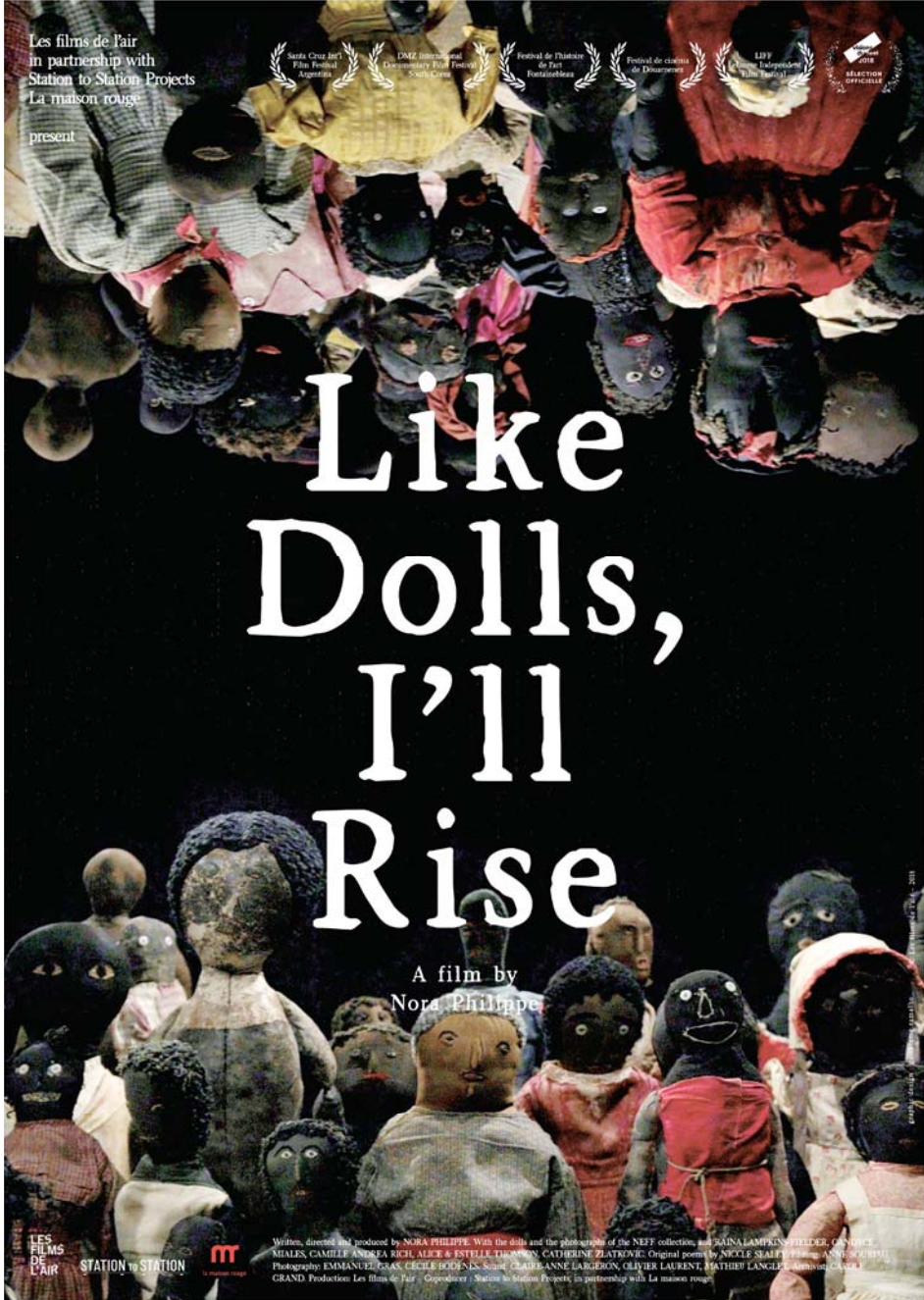
PAR MARC MERCIER

Cela fait douze ans, quand vient l'automne, que se déroule à Marseille un festival international de la performance dont l'une des singularités est d'offrir aux artistes la possibilité d'investir la rue et les espaces publics : « Préavis de désordre urbain ».



↑ **Partner/You** de Chantal Yzermans (2013) → **Pool of Tears** de Dana Dal Bo (2015)





Une baisse radicale de subvention aurait pu tuer cette manifestation. Mais les organisateurs sont des résistants joyeux. Sur leurs documents de communication, ils ont écrit (urbain) entre parenthèses. Ils ont cette année recentré le projet dans une salle de théâtre (Friche de la Belle de Mai) moins onéreuse. L'une des propositions à laquelle j'ai assisté (*Partner/You* de Chantal Yzermans) interroge judicieusement un autre espace « public », un site de rencontres porno live.

À quoi assistent les spectateurs ? Sur un écran de cinéma sont projetées dans des fenêtres les images d'individus qui se sont connectés depuis leur ordinateur. Ils sont seuls ou en groupe, chez eux ou dans une voiture, visibles, flous ou décadrés... Certains montrent leur visage, d'autres leur pénis en érection. Tous cherchent à entrer en contact avec quelqu'un par écrit ou par la parole.

Devant l'écran, dans un périmètre délimité, à peine éclairée, la danseuse Chantal Yzermans (qui a travaillé avec Merce Cunningham et Jan Fabre) exécute une chorégraphie minutieuse, vêtue d'un habit moulant couleur chair, rythmée par les vibrations du « Sacre du Printemps » d'Igor Stravinsky. Le compositeur disait de cette composition qui fit scandale à sa sortie : « J'entrevis dans mon imagination le spectacle d'un grand rite sacré païen : les vieux sages, assis en cercle, et observant la danse à la mort d'une jeune fille, qu'ils sacrifient pour leur rendre propice le dieu du printemps. »

La danse est filmée pendant cinquante minutes. Les individus connectés entendent la musique et voient ces images pour le moins incongrues dans ce dispositif, depuis leur ordinateur.

Côté jardin, l'artiste plasticien Carlos Aires, « tchat » avec ces visiteurs d'un soir, les phrases échangées apparaissent à l'écran, se faisant passer soit pour la sœur soit pour le mari de la charmante danseuse. L'un d'entre eux s'imposera petit à petit comme partenaire principal : généralement, celui qui est fasciné par cette femme (qui semble indifférente, inaccessible, insaisissable), celui qui parfois tombe amoureux, qui voudrait qu'elle réagisse, qu'elle lui fasse signe, qu'elle se déshabille. En vain. Nous approchons de la fin, la musique et la danse sont de plus en plus « endiablées », et soudain plus rien, l'écran s'éteint, le rituel (ou le spectacle) est terminé. Le sacrifice a eu lieu, la mort dans l'âme.

Qu'a-t-on sacrifié sur cette agora numérique des temps modernes ? Le corps de la femme ? La jouissance des hommes, frustrés, qui n'ont pas pu vivre ce que le jargon populaire nomme la petite mort ? Les spectateurs qui attendent que quelque chose d'inattendu survienne puisque nous sommes en direct, que tout est donc possible, même s'ils devinent très vite qu'il n'y a rien à attendre de la pauvreté des images

déversées par ces réseaux sociaux? Ou bien, est-ce le spectacle qui est mis à mort, la possibilité de métamorphoser en langage artistique l'exhibition de la misère sexuelle et affective de ses semblables?

Ce sont toutes ces questions cumulées qui font de *Partner/You* une œuvre indispensable pour penser ce qu'il reste du corps et du désir dans un monde qui met à disposition de tous les armes (numériques) pour entreprendre un safari sexuel. L'acte artistique ne peut plus se contenter de rendre compte d'un état des choses. Il est un combat. C'est une question de vie ou de mort.

Au moment où j'écris ces lignes vient de paraître aux Éditions de la Découverte un livre intitulé « Sexe, race et colonies » comportant non seulement des analyses mais aussi de très nombreuses photos (environ 1200) témoignant des humiliations subies par les femmes des colonies. L'un des auteurs, l'historien Pascal Blanchard, déclare : « Ces images sont la preuve que la colonisation fut un grand safari sexuel ». Comme il n'existait pas alors de réseaux sociaux, des dizaines de millions d'exemplaires de cartes postales érotico- raciales furent diffusés en France comme en Grande-Bretagne. Le prétexte ethnographique permit de contourner la censure. À la même époque, il aurait été impossible d'exhiber ainsi la nudité d'une femme blanche sans porter atteinte aux « bonnes mœurs ». Ce déferlement porno-colonial a fabriqué auprès du grand public occidental l'imaginaire d'un paradis terrestre où les corps des bons sauvages sont librement offerts. Il n'est pas incongru d'établir un lien entre cet imaginaire colonial et des situations contemporaines comme le tourisme sexuel. Le paradis est toujours un fantasme rattaché à un ailleurs sur la terre comme au ciel, ou la toile de nos réseaux internet.

Que sont devenus les corps à l'ère hégémonique de la culture numérique? Ils n'échappent pas à l'entreprise de dématérialisation généralisée. Ils sont devenus encombrants. Ils ont des comportements irrationnels trop souvent incompatibles avec les logiques financières. Ils ont au moins deux « défauts » : ils pensent et ils désirent. Et quand on oublie ce principe élémentaire, ils ne tardent pas à se rappeler à nous comme des fantômes. C'est ainsi que les désirs manifestent.

L'un des temps forts des 31es Instants Vidéo (novembre 2018) de Marseille sera certainement la projection de la vidéo de Nora Philippe, *Like dolls I'll rise* (28'35 – 2018), en ce sens qu'elle réussit à donner chair à des corps et des voix de femmes trop longtemps ensevelis dans l'oubli. Des années 1840 à 1940, des Afro-Américaines anonymes ont fabriqué des poupées de tissu pour leurs propres enfants ou pour les enfants blancs qu'elles gardaient. Des poupées noires, blessées, magnifiques, qui prêtent ici leurs traits d'une expressivité bouleversante aux femmes qu'un siècle d'esclavage, de ségrégation et de racisme a tenté de faire taire. De Sojourner Truth (abolitionniste noire américaine, née en 1843) à Maya Angelou (poétesse née en 1928), *Like Dolls I'll Rise* est traversé par les voix de celles, écrivaines, poétesse, activistes, qui ont sorti de l'ombre l'histoire afro-américaine, tout comme celle des femmes, longtemps ignorées.

Il y a une séquence inoubliable où la caméra circule parmi toutes ces poupées rassemblées, caressant parfois leurs yeux d'une expressivité inouïe qui me font penser à cette phrase de René Char tirée des Feuilles d'Hypnos (1944) : « Les yeux seuls sont encore capables de pousser un cri. »

Les corps désirants cherchent toujours à échapper aux conditions dans lesquelles la société tente de les enfermer. L'artiste canadienne Dana Dal Bo met en scène cette problématique en ne renonçant pas à la complexité dans son adaptation du chapitre II (La mare aux larmes) d'« Alice au pays des Merveilles » (Lewis Carroll) : *The Pool of Tears* (5' - 2015). En effet, nous découvrons une Alice qui tente d'échapper à des définitions limitées de la féminité tout en les incarnant paradoxalement. Tout dépend de comment elle se regarde et comment nous la regardons. Durant toute la vidéo, nous assistons à une multiplicité de points de vue, d'angles de vision, à des fragmentations d'images, des métamorphoses, des reflets... Alice qui parfois grandit, parfois rétrécit, est insaisissable. Pas seulement pour nous qui sommes à l'extérieur, mais aussi pour elle-même. On ne mesure jamais ce qu'un corps peut, fût-il le nôtre.